

Les Rendez-vous du cinéma québécois

Robert-Claude Bérubé

Number 129, April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50726ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R.-C. (1987). Les Rendez-vous du cinéma québécois. *Séquences*, (129), 55–55.

LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

Chaque année, pendant quelques jours, la Cinémathèque québécoise se transforme en maison de rendez-vous. Rendez-vous fort honorables cependant, où les plaisirs de l'art de l'image occupent (ou devraient occuper) la première place. En une seule occasion, les aficionados peuvent prendre contact avec tout ce qui s'est fait de valable en cinéma pendant un an dans la belle province. Ce n'est pas rien, c'est même beaucoup. La cuvée 1986 comptait soixante-quinze productions (22 films de long métrage, 16 de moyen métrage et 37 de court métrage). Et il est possible qu'on ait oublié, dans quelque coin, un film ou l'autre, telle production de l'O.N.F. par exemple, déçue de sa représentativité parce que tournée en anglais. On s'explique mal, pour ne citer que celle-là, l'absence de *Sitting in Limbo*, pourtant retenu parmi les finalistes du prix de la critique. On peut invoquer le fait que le film n'était disponible que dans sa version originale, sans sous-titres français, mais comment justifier alors la présence d'*Evixion* dans la programmation? Quoi qu'il en soit de ces détails, les journées étaient bien remplies. Pendant cinq jours (sans compter la soirée d'ouverture), on pouvait de neuf heures du matin jusqu'à deux heures la nuit suivante, communier avec le génie créateur des cinéastes de chez nous; on pouvait même croiser certains d'entre eux et des occasions étaient même offertes de discuter avec l'un ou l'autre dans des débats venant ouvrir une bouche d'air dans le déroulement de la pellicule. On ne s'attardera pas ici sur les films de long métrage qui ont déjà été traités (ou le sont, ou le seront) dans *Séquences*. Mais il sera bon de signaler quelques-unes des heureuses surprises émergeant des autres sections. Avant d'en venir là, notons la présence importante des femmes dans l'ensemble de la production cette année; quatre films dans la catégorie long métrage, huit (soit la moitié) des films de moyen métrage et seize courts métrages. On pourrait signaler aussi que l'Office national du film a produit une trentaine des oeuvres présentées et collaboré à une demi-douzaine d'autres; laissons à d'autres le soin d'établir des comparaisons, de dessiner des courbes ascendantes ou descendantes selon les années, en utilisant les programmes de Rendez-vous antécédents ou subséquents.

Cinéastes baladeurs

De temps en temps, dans un des fauteuils confortables de la salle de projection, on se sentait emporté hors du contexte des problèmes locaux pour s'envoler à travers les frontières vers les problèmes d'ailleurs. Au cours des quinze derniers mois, certains auteurs de films ont en effet traversé les frontières pour s'intéresser à ce qui se passe en divers coins du globe. On les a retrouvés en Allemagne (*Retour à Dresden* de Martin Duckworth), au Népal (*Cho Oyu* de Gabriella Conelli), au Sénégal (*Les Gens du fleuve* de Monique Crouillère), en Amérique centrale (*Paz si, guerra no* de Pierre Marier), dans les Caraïbes (*Nous près, nous loin* d'Alain d'Aix), en Haïti (*Bam Pay a!* de Tahani Rached), au Chili (*Récits d'une guerre quotidienne* de Gaston Ancelovici) et aux Philippines (*Un Changement s'impose* de Steven Carscallen). Ajoutons *La Casa*, long métrage tourné en Équateur par Michel Régnier (cf. p. 57). Tous ces «travelogues» plus ou moins politisés (sauf *Cho Oyu*, reportage sur une ascension en montagne) ne sont pas d'une conviction égale. On m'a dit un certain bien du film sur le Chili, que j'ai malheureusement manqué, et j'ai pris du plaisir à *Nous près, nous loin*, traité pratique sur l'usage de la langue créole. Mais de tous ces voyages, celui que j'ai le plus goûté c'est *Fenêtres sur ça* de Carlos Ferrand, étude poétique audio-visuelle fort

sophistiquée sur certains aspects architecturaux à Paris; aux notions d'espace et de temps s'y ajoutent les envolées de l'imagination.

Entre deux maux

Pour ce qui est des cinéastes restés chez nous, ils semblent s'être ingénies à inventorier les bibites et bobos dont souffrent individus et sociétés. On a passé en revue la ménopause (*Nuageux avec éclaircies* de Sylvie Van Brabant), la maladie d'Alzheimer (*Sonia* de Paule Baillargeon), l'inceste (*Le Lys cassé* d'André Melançon), l'euthanasie (*À force de mourir* de Diane Létourneau), l'avortement (*Entre temps* de Jeannine Gagné) et la dame qui l'an dernier avait tant rêvé d'aimer sa mère nous a «gratifiés» cette année d'un autre psychodrame doloriste sur la mésentente familiale (*L'Amour en famille* de Francine Prévost). On se serait cru par moments dans un C.L.S.C. Les films de Paule Baillargeon et d'André Melançon émergent par leur qualité de cette cour des miracles, mais mon attention a surtout été retenue par un documentaire qui s'occupait de mots plutôt que de maux. Sur un sujet en soi plutôt aride, l'évolution de la langue et l'attention qu'y apportent les gouvernements, l'auteur a réussi un exploit d'humour et d'invention: éléments d'animation, participation de Sol, approche ironique, autant d'éléments qui font, de *J'ai pas dit mon dernier mot* d'Yvon Provost, un bijou d'étude socio-politique.

Jolis desseins

Je m'en voudrais de parler de ces Rendez-vous sans signaler l'une des contributions les plus intéressantes, celle du cinéma d'animation. Les enfants spirituels de McLaren sont toujours à l'oeuvre et leurs produits délicats, poétiques ou provocants nous proposent régulièrement un salubre bain de regard. Jacques Drouin (dont *Séquences* a déjà noté les efforts persévérants dans l'utilisation créatrice de l'écran d'épingles mis au point par Alexeieff) a uni sa technique à celle de Bratislav Pojar, spécialiste tchèque de l'animation par marionnettes, et leur travail commun a fait naître un petit film d'un charme exquis, *L'Heure des anges*. Francine Desbiens a exploité, dans *Ah! vous dirai-je maman*, la nostalgie des objets en racontant l'histoire de trois générations d'une même famille par la progressive transformation d'un décor familial. Pierre Hébert poursuit pour sa part dans *Adieu bipède* l'expressivité de l'art du graffiti et les alternances entre dessins et réalité qui étaient déjà les caractéristiques de son film sur le métro; la présentation du film a de plus donné lieu à une performance cinéma / musique offerte en parallèle au cinéma O.N.F. du complexe Guy-Favreau. Notons enfin *Oniromance* de Luce Roy, subtile évocation de rêves mouvants dans un contexte fixe.

Rappelons, en terminant, que les prix André-Leroux et Normande-Juneau, décernés par l'Association québécoise des critiques de cinéma pour les meilleurs films de moyen et court métrage, sont allés à *Sonia* de Paule Baillargeon et à *Transit* de Richard Roy.

Un débat organisé en fin de Rendez-vous posait la question: 1986; une bonne cuvée? Après quatre jours pleins passés à la Cinémathèque, j'étais prêt à répondre, encore un peu chambrant: assez bonne, merci.

Robert-Claude Bérubé



L'Heure des anges de Jacques Drouin et Bratislav Pojar

J'ai pas dit mon dernier mot d'Yvon Provost

